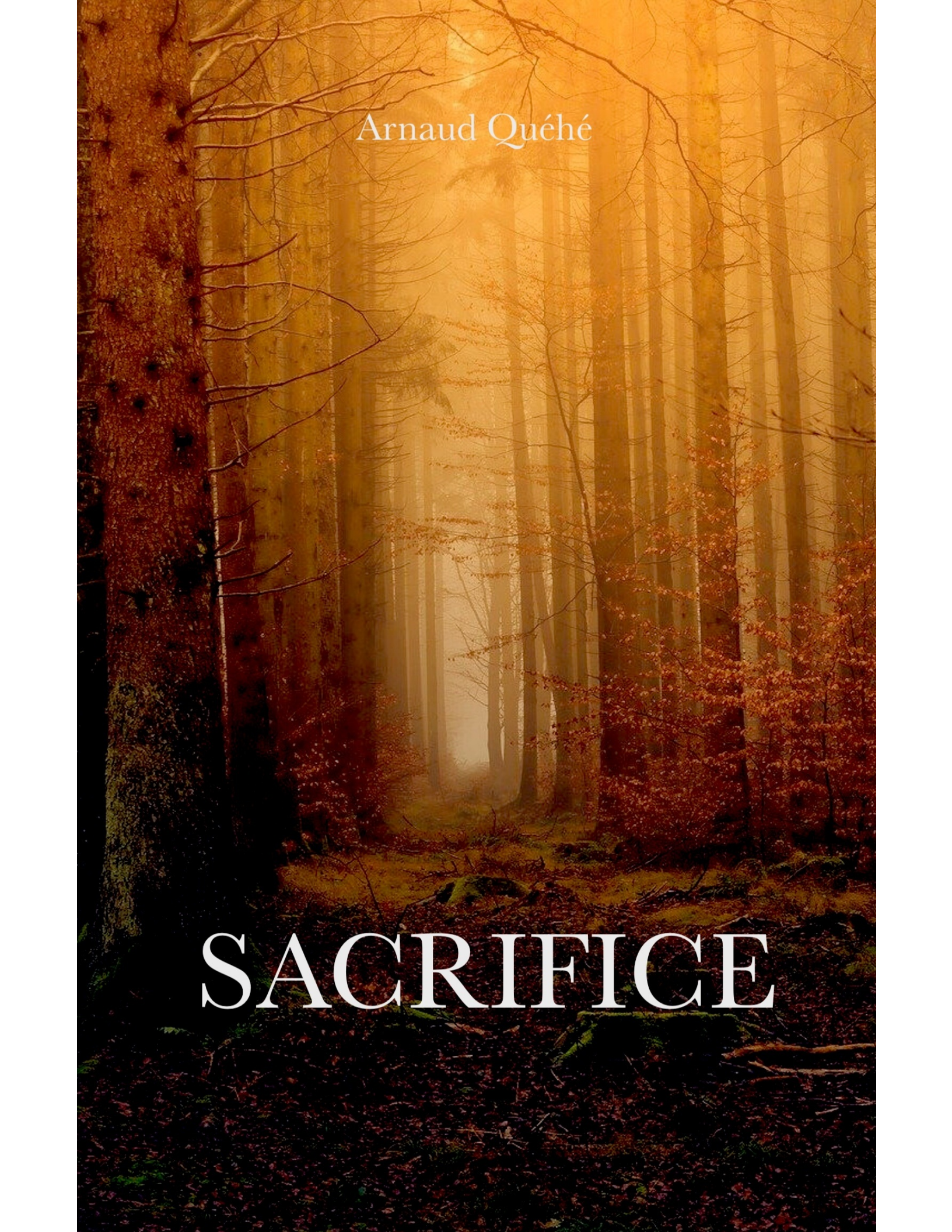


A misty forest scene with tall, thin trees and a large tree trunk in the foreground. The ground is covered in fallen leaves and moss.

Arnaud Qu    

SACRIFICE

A misty forest scene with tall, thin trees and a large tree trunk in the foreground. The ground is covered in fallen leaves and moss.

Arnaud Qu    

SACRIFICE

ARNAUD QUÉHÉ

Sacrifice

© ARNAUD QUÉHÉ, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8383-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Apolline et Joseph,
Puisse votre bonne étoile vous guider dans la noirceur de ce monde.

Et à mon père,
De courtes racines n'empêchent pas un chêne de pousser droit.

Préambule

Je m'appelle Simon Varlet. Vous ne me connaissez pas et nous ne nous rencontrerons probablement jamais. J'avais ce que le commun des mortels appelle une vie tranquille : un métier, une maison, des passe-temps. C'est dans cette confondante banalité que mon quotidien fut bouleversé et ce que vous tenez entre les mains retrace l'expérience la plus traumatisante de ma vie.

Comment dompter nos peurs les plus archaïques lorsque nous sommes confrontés à des événements qui dépassent notre compréhension ? Que faire lorsque nous faisons face à des choses qui défient la raison ? Dans le monde dans lequel nous vivons, les mystères n'existent plus qu'au travers du folklore, des mythes et autres légendes provenant de temps reculés. Evidemment, l'avènement de la science y est pour beaucoup dans cette disparition, et ce n'est pas le fêru d'informatique que je suis qui va le blâmer. Mais quelle place reste-t-il pour le surnaturel quand un message peut traverser la planète en une fraction de seconde et que l'être humain peut envoyer des sondes capables de photographier les confins de l'univers ? Aujourd'hui nous évoluons au milieu de toutes ces prouesses technologiques, nous sommes habitués à ce que tout ait une explication et ce qui n'en a pas en trouvera une, ce n'est qu'une question de temps. Mais comment pouvons-nous en être aussi sûrs ? Après tout, n'y a-t-il pas eu une bête dans le Gévaudan ? Sommes-nous certains que les maisons hantées ne le sont que par l'imagination des vivants ? Beaucoup de gens refusent de voir les mystères de ce monde, même lorsqu'ils se déroulent sous leurs yeux. Mais je ne leur en veux pas car je sais que ça rassure, que ça donne l'illusion d'être maître de son destin. Pourtant rien n'est plus faux.

Ce que je narre à travers ces pages, la majorité d'entre vous refuseront d'y croire. Vous penserez que j'ai tout imaginé. Je m'en moque, je ne cherche pas à vous convaincre. À l'heure où j'écris ces lignes cathartiques, je suis sous le soleil du sud de la France. Mais le cauchemar a commencé sous les nuages lourds et ombragés du nord. Il a débuté à Blotville....

Simon Varlet

Des champs. Des kilomètres de champs s'étendaient à perte de vue. J'avais quitté l'A13 et les boucles de la Seine depuis une demi-heure et je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je pouvais me trouver. Je me souvins avoir traversé une ville dont le nom m'était déjà sorti de l'esprit. Tout juste avais-je mémorisé qu'un pont enjambait le fleuve et que la façade de la petite gare que j'allais devoir rallier plusieurs fois par semaine était moderne et tout en angles. Rien de plus. Dépassant les derniers stigmates de civilisation, qui s'étaient résumés en un hameau insignifiant et sans âmes, je me retrouvai sur un haut plateau agricole. Sous mes yeux de conducteur peu aguerri, se répétait à l'infini un patchwork asymétrique de cultures oscillant entre l'or du colza et le vert des feuilles de betterave. Les couleurs auraient sans doute été plus vives si les rayons du soleil étaient parvenus à percer l'épaisse couche de nuages sombres et menaçants. Depuis plusieurs jours, les températures avaient atteint des records et cette journée d'août, en dépit de l'absence de luminosité, était sans doute la pire. Cette chaleur rendait l'air irrespirable et je me sentais littéralement fondre dans ma voiture. Soudain, un éclair éblouissant déchira le ciel, immédiatement suivi d'une déflagration sourde qui fit vibrer la garniture en plastique de mes portières. « *Eh bien, il n'est pas tombé loin celui-là !* » pensai-je. Les premières gouttes d'eau salvatrices qui s'écrasèrent lourdement sur mon parebrise se transformèrent rapidement en pluie torrentielle et me forcèrent à lever le pied. Le ballet frénétique de mes essuie-glaces ne parvenait pas à évacuer le déluge qui s'abattait sur ma voiture et je finis par m'arrêter sur le bas-côté le temps que l'averse se calme. Là, les bras en croix sur mon volant et la ceinture de sécurité encore autour de la taille, je patientais dans le vacarme de l'orage et de la pluie. Puis, aussi rapidement qu'il avait éclaté, l'averse faiblit et les paysages rendus impressionnistes par l'ondée retrouvèrent leur netteté. J'abaissai la commande de mes essuie-glaces qui cessèrent de grincer et ouvris ma fenêtre avant de redémarrer. En l'espace de quelques minutes, la température avait chuté d'une dizaine de degrés et j'accueillis cet air frais chargé d'ozone avec plaisir. À l'horizon, l'orage continuait à zébrer le ciel et je pouvais voir des rideaux de pluie balayer les champs. La route était recouverte d'une mince couche d'eau et de gravillons provenant des talus herbeux qui ricochaient sous le châssis dans un roulement de tambour ininterrompu.

J'avais beau être déjà venu à deux reprises, je n'avais pas souvenir que c'était

si loin. Si perdu. Je suivis aveuglément mon GPS qui m'indiquait encore une vingtaine de minutes avant de rejoindre ma destination finale. Enfin ça, c'était la version officielle. Je constatai que le petit point bleu qui me représentait se baladait régulièrement sur la carte et à travers champs avant de retrouver le chemin après d'innombrables saccades. Si même le GPS n'arrivait pas à me géolocaliser ici, je n'osais imaginer ce que ça allait donner à la maison.

À mesure que je m'enfonçais dans les terres, j'avais l'impression que les routes étaient de plus en plus étroites et déformées par les nids-de-poule. Ces voies ne devaient être empruntées que par les habitants du coin et les tracteurs, impossible d'arriver ici par hasard. Après plusieurs kilomètres de plaine, la départementale disparut soudainement entre les arbres, comme si elle avait été avalée par la gueule béante d'un ancestral dieu Sylvestre. Avant que je ne m'y enfonce à mon tour, je discernai un panneau réfléchissant représentant deux silhouettes faisant de la randonnée, accompagné de l'inscription suivante : « *Forêt domaniale de Mirqueval* ». Rien que ça. Comment pouvait-on se retrouver à faire de la randonnée dans un lieu aussi reculé ? Le GPS ne me laissant aucune alternative, je m'engouffrai donc dans cet épais écrin de verdure en me demandant si j'allais un jour en ressortir.

Bien qu'on ait été en plein après-midi, je dus allumer les phares de ma petite C3 : les faibles rayons de soleil qui réussissaient à traverser le manteau nuageux étaient immédiatement absorbés par les cimes des arbres, sans jamais pouvoir atteindre le sol. La route descendait en lacets sinueux dans le creux de la vallée et l'orage qui avait éclaté quelques minutes auparavant avait transformé les bas-côtés en cascade de boue. Au gré de la topographie, des torrents d'eau saumâtre traversaient la chaussée, me faisant craindre des pertes d'adhérence. Je n'étais détenteur du permis que depuis peu et les lourds cartons de déménagement qui remplissaient l'arrière de ma voiture m'imposaient des trajectoires parfois aléatoires. Plus par ironie que pour me rassurer, je me dis que si je devais glisser dans le ravin il y aurait forcément un tronc d'arbre pour me barrer la route. À bien y réfléchir, je ne savais pas ce qui était le pire. L'air se rafraîchit encore un peu plus et une agréable odeur de terre et de pin emplît l'habitacle. Le fond du val atteint, la route épousait le tracé d'une rivière qui avait pris la même couleur que les torrents qui dévalaient les pentes. De l'autre côté, la rive remontait en pente douce et dégagée, simplement recouverte par de jeunes arbres plantés à intervalle régulier offrant un peu plus de luminosité.

Après avoir enjambé ce qui apparemment se nommait « *la Dreûle* »,

j'empruntai un pont en brique désuet et ma voiture attaqua non sans mal le versant opposé de la vallée. L'inclinaison était si importante que je dus rétrograder à plusieurs reprises afin de conserver mon élan. Je maudis une nouvelle fois les lourds cartons qui emplissaient mon coffre et souhaitai mentalement bon courage aux déménageurs. Dans un rugissement de moteur de tous les diables, je jetai un regard à mon GPS avant de constater que ce dernier avait rendu les armes : l'écran s'était figé sur un fond gris et un sablier égrainant en boucle des pixels de sable. Alors que ma voiture était à bout de souffle et que je m'étais résigné à rétrograder en seconde, je vis enfin la lumière au bout de ce tunnel de végétation. La route débouchait sur un pâturage clôturé à l'aide de morceaux de bois nouveaux faisant office de poteaux. Au loin se dressait le clocher de l'église de Blotville puis les tuiles marrons et autres toits de chaume des habitations. C'était la troisième fois que je me rendais dans ce village et j'avais toujours ce sentiment de bout du monde. Non pas que je m'en plaignais. À vrai dire, c'était ce que je souhaitais. J'espérais juste que ces longs trajets ne me fatigueraient pas plus que de raison les jours où je devrais me rendre à Paris.

Je dépassai le panneau indiquant l'entrée de la commune et circulai sur une route tortueuse bordée d'habitations cachées derrière des haies de thuya, quand ce n'était pas carrément des bosquets d'arbres. La voie était parfaitement déserte. Je n'aurais su dire pourquoi, mais je m'attendais à voir des gamins sur leurs vélos ou des bandes d'adolescents juchés sur des scooters la clope au bec, mais rien. On aurait dit un village de Far West vide, traversé par une balle de paille poussée par le vent comme on en voit dans les films. « *Si mes souvenirs sont bons, la maison devrait être sur la droite* » me remémorai-je. Au bout de la rue, juste avant que la route ne s'élance à l'assaut d'un champ de maïs, j'aperçus le portail noir et défraichi sur lequel était encore accroché une pancarte immobilière affichant les mots : « À VENDRE ». Ni les anciens propriétaires, ni l'agence n'avaient pris la peine de la retirer. Je garai ma voiture juste devant et coupai le moteur avant de me lancer à la recherche des clés.

J'étais persuadé de les avoir mises dans la boîte à gants mais je devais me rendre à l'évidence, elles n'y étaient plus. Une sueur froide me coula le long de l'échine. Les mains légèrement tremblantes, j'inspectai les tapis de sol et le dessous des sièges. À part des emballages de chewing-gum et des tickets de carte bleue, je ne vis aucune trace des clés. Sans plus d'espoir, je tâtai les poches de mon jean à la recherche d'un relief rassurant : rien. « *Ce n'est pas possible... je ne vais quand même pas me retrouver enfermé dehors comme un con en plein milieu de la pampa ?* » pestai-je contre moi-même. C'est alors que dans un éclair

de lucidité je repensai à la poche ventrale de ma veste que j'avais jetée à l'arrière de la voiture avant de prendre la route. Fébrile, je m'en saisis en priant mentalement pour que cette vision ne soit pas une projection de mon cerveau. Je plongeai avidement ma main dans la poche du vêtement et la panique retomba immédiatement lorsque mes doigts rencontrèrent le trousseau de clés. Je poussai un soupir de soulagement en me rasseyant face au volant.

Ma sérénité retrouvée, je déverrouillai le portail qui s'ouvrit dans un affreux grincement. La peinture noire qui le recouvrait n'était plus de première jeunesse et de larges plaques s'en étaient détaché. Je laissai ma voiture le long de la route afin de ne pas gêner les déménageurs. La pelouse, jaunie par le soleil d'été, avait besoin d'un bon coup de tondeuse. Je n'avais pas encore emménagé que j'avais déjà une journée de travaux à effectuer à l'extérieur. La maison quant à elle, était restée telle que dans mon souvenir : blanche et légèrement surélevée, on y accédait par une volée de marches en béton nu. Construite dans les années soixante-dix, elle conservait une base relativement saine et, même si elle avait sûrement connu des jours meilleurs, j'étais persuadé qu'un petit rafraîchissement et un démoussage de la toiture allaient lui redonner son lustre d'antan. Les volets en bois gris qui protégeaient les fenêtres et les portes vitrées étaient à l'image du portail : vétustes et écaillés. Mais peu importe, pour moi cela relevait du détail. Un nouveau tour de clé et je pénétrai dans la maison. Dans ma maison. Là non plus rien n'avait changé depuis la visite. Les lieux conservaient ce même parfum d'humidité et de renfermé. Aussi, je commençai par ouvrir les fenêtres afin d'aérer malgré les nuages toujours aussi menaçants. La faible lueur extérieure éclaira le carrelage couleur caramel et un papier fleuri qui allait bientôt faire la connaissance de la déchetterie la plus proche. À l'arrière, la terrasse donnait sur le champ de maïs que j'avais vu en me garant. Haut et dense, il me donnait l'impression d'être seul au monde : exactement ce que je recherchais.

Pour être tout à fait honnête, cette maison était loin d'être parfaite. Pas mal de pièces étaient à repeindre, la salle de bain à refaire car une fuite d'eau avait endommagé les murs, sans compter les petites surprises inhérentes à tout achat immobilier que les précédents propriétaires se gardent bien de vous montrer. Mais c'était pour moi une première acquisition, l'opportunité d'arrêter de jeter de l'argent par la fenêtre de ma location et surtout une très bonne occasion de quitter le tumulte parisien. Je passai donc d'un petit vingt-cinq mètres carrés (au sol !) à plus d'une centaine avec un jardin en prime. La vente avait été rapide : le jour de la visite j'avais signé le compromis et moins de deux mois après je

posais mes fesses sur la chaise de l'étude notariale pour signer l'acte de vente. De ce que je compris, les vendeurs souhaitaient se rapprocher de la ville et étaient pressés de vendre leur bien. Cette pensée m'arracha un sourire : bien que je n'eusse osé négocier le prix de vente, j'avais obtenu la maison pour une bouchée de pain suite à un drôle de concours de circonstances. Lors de la signature du compromis, impressionné par la présence du notaire, de son clerc et des vendeurs, j'avais balbutié puis m'étais tu au moment de la signature. Le temps que je reprenne contenance, les propriétaires, qui avaient sans doute pris mon trouble pour de l'hésitation, avaient proposé de baisser le prix de dix pourcents. Là non plus je n'avais pas osé les contredire et d'un simple regard, le notaire ordonna à son clerc de rééditer un nouvel acte au prix nouvellement convenu. Peu importe, si eux n'avaient pas su apprécier les charmes de cette maison, j'étais persuadé que moi je m'y sentirais bien : loin des gens, loin de tout, juste chez moi. Mais pour ça, encore fallait-il que mes affaires arrivent. Les déménageurs n'avaient toujours pas donné signe de vie et impossible de les joindre : les barres de réseau sur mon smartphone étaient grisées et la plus petite apparaissait par intermittence. Je ne savais pas qu'il était encore possible d'être en zone blanche aujourd'hui.

Un bruit d'engin à moteur anima la ruelle et je me précipitai à la fenêtre pour vérifier si ce n'était pas mes meubles qui arrivaient. Le son s'accrut jusqu'à produire un grondement assourdissant et je vis passer devant la maison les larges roues d'un tracteur et son gyrophare orange. Je décidai de mettre à profit ce temps mort pour commencer à décharger le coffre de ma voiture. Le volume des cartons m'empêchait de voir où je mettais les pieds, me faisant trébucher à plusieurs reprises sur les pavés disjoints de l'allée. Ça aussi, j'allais devoir m'en occuper. J'aperçus un camion blanc circuler avec difficulté et me portai à sa hauteur. Le conducteur, un homme charpenté arborant fièrement une épaisse moustache abaissa sa fenêtre :

— B'jour. Z'êtes M'sieur Varlet ? me demanda-t-il d'une voix trainarde et rocailleuse.

— Bonj... oui c'est moi, vous... bégayai-je.

— Bien, on peut se garer dans l'allée ? me coupa-t-il en désignant le chemin qui menait à la maison.

J'avais à peine eu le temps de répondre que le bonhomme engageait le camion en marche arrière. Il manœuvrait l'engin avec une facilité déconcertante. La vitesse avec laquelle il exécuta l'opération me fit frémir et mes mains devinrent